

USC Shoah Foundation Visual History Archive

Our mission is to develop empathy, understanding, and respect through testimony

Leading Change Through Testimony

The Institute currently has more than 55,000 video testimonies, each one a unique source of insight and knowledge that offers powerful stories from history that demand to be explored and shared. The testimonies are preserved in the Visual History Archive, one of the largest digital collections of its kind in the world. They average a little over two hours each in length and were conducted in 65 countries and 43 languages. The vast majority of the testimonies contain a complete personal history of life before, during, and after the interviewee's firsthand experience with genocide. <https://sfi.usc.edu/>

Copyright: Mélanie Péron acknowledges the USC Shoah Foundation for allowing her to transcribe into French and to translate into English parts of the testimony of **Micheline (Bellair) Cahen** (interview [27330](#)). For more information: <http://sfi.usc.edu/>



Credit: <https://yadvashem-france.org/dossier/nom/3831/>

Micheline Cahen, assistante sociale au camp de Beaune-la-Rolande à l'été 1942, décrit le départ des internés dans les wagons à bestiaux en direction de Drancy puis les camps d'extermination.

Cassette 1

Début – 18:05

Interviewer: Donc comment vous êtes arrivée à vous trouver dans le camp de Beaune-la-Rolande ?

Micheline: Et bien parce que la préfecture de la Seine, dont je faisais partie en dirigeant les centres d'hébergement de Paris et de la banlieue, m'a envoyé un ordre de mission pour aller à Beaune-la-Rolande faire du service social, entre guillemets probablement car, hélas, on ne pouvait pas grand chose, que parler.

Interviewer: Et qu'est-ce que vous avez trouvé en arrivant ?

Micheline : Et bien en arrivant, j'ai trouvé la moitié de ceux qui avaient été arrêtés au Vel' d'Hiv', l'autre moitié étant dans un camp plus loin, à Pithiviers. Et j'ai trouvé toutes ces personnes sur la paille, ne comprenant vraiment pas ce qui leur arrivait. Il y avait des médecins, des avocats ou des fourreurs, des marchands de chaussures, tout mélangé, les hommes, les femmes, les enfants, les bébés, tout était dans différents stands et dans la paille.

Interviewer : Et ils venaient d'où ?

Micheline : Ils avaient été pris au Vel' d'Hiv', c'était Paris, la région parisienne.

Interviewer : Et ensuite, transférés à Beaune-la-Rolande. Et comment était organisé le camp ?

Micheline : Bien le camp n'était pratiquement pas organisé. Il y avait... si, il y avait des militaires, des gendarmes sur chaque mirador. On était bien surveillés. On pouvait pas sortir. Moi-même avec mon laissez-passer... Nous

n'étions que deux personnes, une croix-Rouge et moi-même en tant qu'assistantes sociales. Deux personnes pour s'occuper de cette centaines de personnes en détresse.

Interviewer : Et le camp était entouré de barbelés ?

Micheline : De barbelés, oui. Tout le tour avec des miradors à tous les coins.

Interviewer : Et qui est-ce qui gardait le camp ?

Micheline : En principe, la Gendarmerie Française mais manifestement, il y avait quelques Allemands pour les surveiller. Par exemple, le jour où on a emmené les femmes, en principe sur Drancy mais on a vu que ce n'était pas vrai, l'une de ces dames qui était la femme d'un grand médecin – qui m'avait aidée pour le peu qu'elle pouvait faire, c'est-à-dire elle aussi réconfortait les personnes, elle s'occupait d'un enfant, organisait un petit groupe de jeux pour les petits, etc. – et quand elle a été appelée aussi, avant qu'elle franchisse les barbelés de la cour intérieure, je lui ai serré la main. A ce moment-là, j'ai reçu un coup de matraque sur le bras. Il ne marche plus.

Interviewer : Mais qui est-ce qui vous a frappée ?

Micheline : Un gendarme français. A moins que ce soit un Allemand déguisé, j'ai jamais voulu le savoir. J'avais osé donner la main.

Interviewer : Donc quel était votre travail à l'intérieur du camp ?

Micheline : On ne pouvait rien faire d'autre que de parler, encourager, répéter inlassablement "C'est un mauvais passage. Ca va se passer. La France, c'est la France, elle va pas accepter ça." Qu'est-ce que vous voulez dire ? Et puis, essayer d'inventer des jeux pour les enfants mais on n'avait rien, ni un papier ni un crayon. La plupart des personnes avaient été emmenées comme ça, sans rien prendre.

Interviewer : Donc quand vous êtes arrivée, il y avait des hommes, des femmes et des enfants ?

Micheline : Oui, il y avait de tout. Toute la famille.

Interviewer : Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?

Micheline : Alors on a commencé par appeler tous les hommes un matin et les faire passer dans la cour intérieure devant le camp, cour avec des barbelés etc. Et des gendarmes postés à tous les coins. Et les hommes, sachant pas ce qui allait leur arriver sont restés là toute la journée en plein soleil. Les femmes les appelants, les enfants criant "Papa, viens !" Et, à la nuit, car ils faisaient toujours ça à la nuit, ils les ont emmenés à la gare. Mademoiselle de La Chapelle, de la Croix-Rouge, et moi nous avons suivi. On a vu qu'on les mettait dans des wagons à bestiaux. Et les gendarmes qui convoaient, car c'était toujours les gendarmes, nous ont dit "On les emmène à Drancy." On en est restées là. On a vu les wagons à bestiaux partir et voilà. Et nous avons su par la suite qu'effectivement ils avaient rejoint Drancy et expédiés ensuite travailler en Allemagne.

Interviewer : Et qu'est-ce qui est arrivé avec les femmes et les enfants ?

Micheline : Alors malheureusement, j'ai oublié de vous signaler que ce qu'ils entendaient par homme c'était à partir de 18 ans les garçons. Alors, les femmes étaient restées avec les enfats, de bébés à [17 ans]. Et une autre fois, deux ou trois jours après les hommes, ils ont appelé toutes les filles entre 15 et 18 ans qui étaient restées là. Et les mères hurlaient. Les filles aussi. Ca se passait toujours dans la cour, à l'air libre mais derrière les barbelés. Ils ont dit aux mères pour les faire taire : "Elles vont rejoindre leurs pères. Elles feront la nourriture. Elles s'occuperont des affaires de leurs pères." Ce qui était à moitié plausible et qui a calmé un peu les mamans. Mais, une semaine après, on a appelé les mamans avec tous les enfants capables de circuler seuls jusqu'à à peu près des

4-5 ans, 6 ans. De nouveau une journée de plein juillet sous le soleil et de nouveau une descente dans la nuit jusqu'à la gare. On avait l'impression qu'ils ne voulaient pas que les gens du pays voient.

Interviewer : Et quand ils allaient à la gare, ils partaient à pied ?

Micheline : Oui, bien sûr. A pied.

Interviewer : Et vous les avez accompagnés ?

Micheline : A chaque fois, oui. A chaque fois, c'était des adieux terribles. On avait l'impression, du reste une des mamans nous l'a dit – "J'ai l'impression en vous serrant la main que je quitte la France." Et c'est vrai, nous avons cru comprendre par la suite, aussi bien l'UGIF que toutes les organisations juives, qu'elles avaient été envoyées directement dans les crématoires avec leurs enfants. Alors, il nous restait, sur la paille, les bébés et puis les petits de 2-3-4 ans. Et aucun moyen matériel valable pour s'occuper d'eux. C'était toute une histoire pour avoir un biberon ou on leur servait des repas qu'ils n'étaient pas capables de prendre tout seuls ou c'était des morceaux de viande à découper, etc. Il aurait fallu être dix ou quinze pour pouvoir s'en occuper correctement, et les faire jouer aussi, leur faire oublier le départ de leurs mamans.

Interviewer : Et vous étiez combien à ce moment-là ? Combien comme assistantes ?

Micheline : Comme assistante, j'étais toujours toute seule avec la Croix-Rouge.

Interviewer : Donc, vous n'étiez que deux.

Micheline : On n'était que deux.

Interviewer : Et il y avait combien d'enfants à ce moment-là ?

Micheline : 75-80 peut-être, des petits.

Interviewer : Et qu'est-ce qu'ils sont devenus ces enfants ?

Micheline : Ils sont partis eux aussi en wagons à bestiaux. Et d'après les informations que nous avons eues, on s'est débarrassés d'eux tout de suite.

Interviewer : Combien de temps après les mères ?

Micheline : 2-3, 3-4 jours. Tout se suivait à petit intervalle. Et quand les mères étaient à attendre avec leurs plus grands dans la cour, c'était affreux d'entendre les mères appeler leurs petits, les petits appeler leurs mamans. On ne peut pas le décrire. Enfin quand on l'a vécu, c'est épouvantable. Et j'ajouterai même quelque chose, c'est que lorsque le camp a été vidé, on l'a fermé. Donc Mlle de La Chapelle, à la Croix-Rouge, et moi sommes allées prendre le train pour rentrer à Paris. Et dans le train, c'était un dimanche, c'était des délires de joie. Tous, tous les gens qui étaient là chantaient. C'était des Parisiens qui étaient allés dans la famille en province, en Normandie et qui étaient heureux et qui faisaient voir qu'ils rapportaient un poulet, du cidre, etc. C'était débordant de joie, ce wagon ! Inutile de vous dire que nous étions écrasées, toutes les deux. Et quand on est arrivées à Paris, en descendant de la gare, voir attablées des Françaises avec des officiers allemands, ça nous a aussi fait un effet. En pensant à ce que nous venions de vivre (*elle soupire*). Voilà.

Fin- 28:22

ENGLISH TRANSLATION



Credit: <https://yadvashem-france.org/dossier/nom/3831/>

Micheline Cahen, one of two social workers at the Beaune-la-Rolande camp in the summer of 1942, describes the departure of the internees to Drancy and then to the extermination camps.

Tape 1

Start - 18:05

Interviewer: So how did you end up in the Beaune-la-Rolande camp?

Micheline: Well, because the prefecture of the Seine, to which I belong as responsible of the housing centers in Paris and the suburbs, sent me a mission order to go to Beaune-la-Rolande to do social service, probably « quote-end quote », because, unfortunately, we couldn't do much, except talk.

Interviewer: And what did you find when you arrived?

Micheline: Well, when I arrived, I found half of those who had been arrested at the Vel' d'Hiv', the other half being in a camp further away, in Pithiviers. And I found all these people on straw, not really understanding what was happening to them. There were doctors, lawyers or furriers, shoe dealers, everything mixed up, men, women, children, babies, everything was in different stalls and in the straw.

Interviewer: And they came from where?

Micheline: They had been taken from the Vel' d'Hiv', it was Paris-the Paris region.

Interviewer: And then transferred to Beaune-la-Rolande. And how was the camp organized?

Micheline: Well, the camp was practically not organized. There were... yes, there were soldiers, gendarmes on each watchtower. We were well supervised. We couldn't get out. There were only two of us, a Red Cross social worker and myself. Two people to take care of these hundreds of people in distress.

Interviewer: And the camp was surrounded by barbed wire?

Micheline: Barbed wire, yes. All around with watchtowers at every corner.

Interviewer: And who was guarding the camp?

Micheline: In principle, the French Gendarmerie, but obviously, there were some Germans watching them. For example, the day the women were supposedly taken to Drancy but we saw that it wasn't true, one of these women, who was the wife of a great doctor and who had helped me as much as she could, that is to say, she too comforted people, she took care of a child, organized a small play group for the little ones, etc., and when she was called, before she went behind the barbed wire of the inner courtyard, I shook her hand. At that moment, I received a blow with a baton on my arm. I can't use it anymore.

Interviewer: But who hit you?

Micheline: A French policeman. Unless it was a German in disguise, I never wanted to know. I had only dared to offer my hand.

Interviewer: So what was your job inside the camp?

Micheline: There was nothing we could do but talk, cheer up, repeat over and over again, "This is only a bad patch. It will pass. France is France, it's not going to accept this." What could we say? And then, trying to invent games for the children but we had nothing, not a paper or a pencil. Most of the people had been arrested like that, without taking anything.

Interviewer: So when you arrived, there were men, women and children?

Micheline: Yes, there was everything. The whole family.

Interviewer: And then, what happened?

Micheline: They started by calling all the men one morning and making them go to the inner courtyard in front of the camp, a courtyard with barbed wire. And gendarmes were posted at every corner. And the men, not knowing what was going to happen to them, stayed there all day in the sun. The women calling them, the children shouting "Daddy, come here!" And, at night, because they always did that at night, they took them to the station. Mademoiselle de La Chapelle, from the Red Cross, and I followed. We saw that they were being put into cattle cars. And the gendarmes who were escorting them, because it was always the gendarmes, told us "We're taking them to Drancy." We left it at that. We saw the cattle cars leave and that was that. And we found out later that they were indeed taken to Drancy and then sent to work in Germany.

Interviewer: And what happened to the women and children?

Micheline: Unfortunately, I forgot to mention that what they meant by men was boys from the age of 18. So the women were left with the children, from babies to [17 years old]. And another time, two or three days after the men, they called all the girls between 15 and 18 who were left there. And the mothers were screaming. The girls were screaming too. It was always in the yard, in the open air but behind the barbed wire. They told the mothers,

to keep them quiet: "They will join their fathers. They will be in charge of making food. They will take care of their fathers .» Which was halfway plausible and calmed the moms down a bit. But, a week later, the mothers were called with all the children who were able to walk around on their own that is about 4-5, 6 years old. Again a day in the middle of July under the sun and again a journey in the night to the station. It seemed like they didn't want the locals to see.

Interviewer: And when they went to the station, they left on foot?

Micheline: Yes, of course. On foot.

Interviewer: And you accompanied them?

Micheline: Every time, yes. Each time, it was a terrible farewell. We had the impression, in fact one of the mothers told us - "I have the impression that by shaking your hand I am leaving France." And it was true. We understood afterwards, the UGIF and all the Jewish organizations, that they had been sent directly to the gaz chambers with their children. So we were left with the babies and the little ones aged 2-3-4 years old. And there was no material means to take care of them. It was a big deal to get a bottle, or they were served meals that they were not able to take on their own, or they were given meat that needed to be cut up into pieces, etc. We would have needed to be ten or fifteen people to take care of them. It would have taken ten or fifteen of us to be able to take care of them properly, and also to make them play, to make them forget that their mothers were gone.

Interviewer: And how many of you were there at that time? How many social workers?

Micheline: I was still alone with the Red Cross worker.

Interviewer: So there were only two of you.

Micheline: There were only two of us.

Interviewer: And how many children were there at that time?

Micheline: Maybe 75-80, little ones.

Interviewer: And what happened to these children?

Micheline: They also left in cattle cars. And according to the information we had, they were disposed of right away.

Interviewer: How long after the mothers?

Micheline: 2-3, 3-4 days. Everything was followed at small intervals. And when the mothers were waiting with their older children in the courtyard, it was awful to hear the mothers calling their children, the children calling their mothers. One can't describe it. I mean, when you've experienced it, it's horrifying. And I will even add something, when the camp was emptied, it was closed. So Miss de La Chapelle, from the Red Cross, and I went to take the train back to Paris. And the train, it was a Sunday, was delirious with joy. Everyone, all the people who were there were singing. They were Parisians who had been to the country, to Normandy, and who were happy and showed that they had brought back a chicken, cider, etc. It was overflowing with joy. This wagon was overflowing with joy wagon! Needless to say, we were crushed, both of us. And when we arrived in Paris, when we got off the train station, seeing French women sitting at tables with German officers, it also had an effect on us. Thinking about what we had just experienced (she sighs). You see.

End- 28:22